

ETC



## Les exils de Borduas

François-Marc Gagnon

---

Exil et nationalité

Numéro 17, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35854ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gagnon, F.-M. (1992). Les exils de Borduas. *ETC*, (17), 10-13.

## LES EXILS DE BORDUAS

**B**orduas a vécu avec la pensée constante de l'exil. Il était à peine sorti de l'École des beaux-arts et en était à ses premières expériences dans les milieux d'enseignement montréalais, que l'exil s'imposa à lui comme une nécessité, puis une source d'enchantement. Il a raconté longuement dans *Projections libérantes* les circonstances qui l'ont amené à quitter Montréal pour Paris, une première fois, à la toute fin de 1928. C'est la découverte d'une injustice dont il fut victime en faveur de son ami Léopold Dufrenne, à la suite des intrigues de Charles Maillard, directeur de l'École, qui l'amena à démissionner de son poste de professeur de dessin à la Commission des Écoles Catholiques de Montréal. Par cette démission, il se trouvait sans travail à la veille de la crise de 1929. Son vieux maître, Ozias Leduc, non seulement approuva son geste mais s'arrangea pour que l'abbé Olivier Maurault lui vienne en aide financièrement. Grâce à eux, il put poursuivre ses études à Paris, aux Ateliers d'art sacré de Maurice Denis et de Georges Desvallière.

« Quelque temps après [ma démission de la Commission scolaire], je partis pour Paris. En janvier 1929, j'appris que la Commission avait mis mon ami à la porte, il avait enseigné d'octobre à décembre. (...) À la suite de cette triste nouvelle, je songeai cinq minutes que, si je n'eus pas donné ma démission, j'aurais repris une seconde fois la place vacante et que l'avenir eût été assuré au lieu d'être étudiant à Paris... et je n'y pensai plus<sup>1</sup> ».

Tout Borduas est là. D'abord la rupture, les ponts coupés, puis le départ, le saut dans l'inconnu « sans échappatoire possible », sans « retour en arrière ». Cinq minutes de regret... puis le « je n'y pensai plus ». Le présent le sollicite d'une manière si forte qu'il n'a plus de temps à donner au passé. On le voit, pour Borduas, l'exil s'enracine dans une expérience de rejet par son milieu et est vécu comme l'occasion de merveilles découvertes. Il ne doute pas un instant que le milieu d'accueil sera un milieu plus enrichissant que celui qu'il quitte.



Paul-Émile Borduas, *Étude pour jeune fille au bouquet*, 1931. Graphite sur carton ; 9,8 cm x 5,4 cm. Collection particulière, BeLoeil.

« De 1928 à 1932, je découvre Boston, New York, Paris, l'Alsace, la Lorraine, la Bretagne ; Renoir, quelle merveille et quelle leçon ! Pascin. (...) Je découvre les plaisirs d'amour : Lulu et cie ; saint Jean de la Croix, autre merveille<sup>2</sup> ».

C'est tout ce qu'il nous en dit dans *Projections libérantes*<sup>3</sup>. Si nous n'avions que ce témoignage, nous pourrions garder l'impression que ce séjour en France ne fut qu'une sorte d'idylle sans fin et sans problème. En réalité, nous savons par sa correspondance qu'il ne fut pas toujours heureux aux Ateliers d'art sacré, que Maurice Denis se révéla un moins bon professeur qu'il l'aurait souhaité, surtout que l'abbé Maurault n'approuvait pas ses tentations d'abandonner les cours pour se consacrer à la décoration d'église dans la Meuse ou



Paul-Émile Borduas, *Baiser insolite*, 1958. Huile sur toile ; 49,5 cm x 61 cm. Collection particulière, Montréal.

ailleurs ou à l'apprentissage du vitrail avec son ami Pierre Dubois chez Hébert-Stevens. Peu importe, 20 ans après l'événement, Borduas à la veille d'un nouvel exil, ne retient de ce premier séjour à l'étranger que les « découvertes ».

Il semble bien que la nostalgie du pays n'ait pas beaucoup joué au moment de son premier exil parisien. Chose certaine, il a tout fait pour prolonger son séjour en France : une demande de bourse au Gouvernement provincial, qui lui est refusée ; des démarches auprès de son ami Dubois, pour qu'il lui trouve du travail en France. Cela non plus n'aboutit pas. C'est donc le cœur brisé qu'il s'embarque le 19 juin 1930, à Cherbourg pour le Canada. Un tableau exprime bien ses sentiments à la veille de quitter la France. C'est un tableau un peu sentimental, autobiographique pourrait-on dire. Il s'intitule *Jeune fille au bouquet ou Le Départ*. En partant, Borduas laissait derrière lui Lucienne Marion, « Lulu », son amie de Rambouillet. C'est elle qu'il a idéalisée dans ce « portrait ». Une voile paraît à l'horizon qui l'emporte lui, loin de la France où il aurait voulu demeurer. On sent bien dans ce tableau l'influence de Denis. Mais cette influence sur le style s'avère, vu le contexte, toute aussi nostalgique que le contenu du tableau.

Le retour au pays – ce que d'autres ont vécu comme

la fin de l'exil – est au contraire pour Borduas le retour à la grisaille, la confirmation du prestige des terres quittées. Il faut dire qu'il tombait mal. C'était la crise. Il voulut faire carrière comme décorateur d'églises à l'instar de son maître Ozias Leduc. Mais les contrats se firent d'abord rares, puis inexistantes et il dut abandonner ce projet un peu déphasé de toute manière. Il se retrouva professeur de dessin à vue dans les écoles, cette fois au bas de l'échelle, « sans reconnaissance officielle ».

Durant toutes les années trente, il vit dans une sorte de désert culturel, trop heureux de visiter de temps en temps une exposition des « maîtres

français » chez Scott ou Stevens, ou d'admirer les Morrice à la Art Association of Montreal. La pensée de l'exil ne le quitte pas. Il rêve, que dis-je, il fait des démarches concrètes, qui ont laissé des traces dans sa correspondance, pour partir au Brésil ou s'installer à New York dès 1931. Il a entendu dire que l'art mural est bien vu aux États-Unis et qu'on pourrait y mettre à profit son talent.

À l'automne 1934, il écrit au commissaire-président de la France aux Nouvelles-Hébrides et à l'administrateur des îles Tuamotu, pour s'informer des possibilités de s'y acheter une terre et d'y émigrer, à l'instar de Gauguin. Projet farfelu, mais auquel il semble avoir cru quelque temps, recopiant dans ses cahiers des notes sur ces îles lointaines. Plus tard, il peindra *La Tahitienne*, en hommage à Gauguin.

Avec son engagement à l'École du meuble en 1937, la fondation de la Contemporary Arts Society en 1939, l'exposition des gouaches en 1942, tout semble aller pour le mieux et la pensée de l'exil ne l'occupe plus comme avant. Mais cette accalmie n'est que de courte durée. Contrairement à ce qui s'était passé pour les gouaches, l'exposition de 1943 à la Dominion Gallery est mal accueillie. Il vend peu et la critique ne comprend pas grand-chose à *Viol aux confins de la matière*, qui est pourtant un tableau si important. Il n'en faut pas plus.

Déçu, il rêve de partir à Haïti avec le « groupe », projet où voudrait l'entraîner Guy Viau. Les choses semblent être allées assez loin. Guy Viau lui écrit le 6 novembre 1944 : « Quelle joie c'est, d'apprendre que vous venez avec nous à Haïti<sup>4</sup> ». Le milieu québécois est perçu comme étouffant, sans espoir. L'exil est toujours envisagé comme une solution raisonnable.

Mais, la tentation de partir la plus forte lui vient durant l'été 1946 dans des circonstances analogues à celles qui avaient entouré son premier départ pour Paris. Rien ne va plus à l'École du meuble. Les finissants, dont Riopelle, Barbeau et Morisset, viennent de faire la grève. Borduas est soupçonné sans preuve d'être à l'origine de l'affaire. Dans le vain espoir de diminuer son influence sur les élèves, Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'École, le relève de deux de ses cours sur trois, tout en lui maintenant son salaire. Cette fois, c'en est trop. Borduas veut partir pour Paris. Le père Couturier et Simone Beaulieu l'y encouragent. Ses jeunes amis font le

pas qu'il hésite à faire. Thérèse Renaud part pour Paris le 22 octobre, Riopelle le 9 décembre 1946, Fernand Leduc, le 7 mars 1947... Si l'exil est une solution souhaitée et raisonnable... ce n'est pas une solution facile. L'exil, c'est aussi l'arrachement. Au moment où se passent ces événements, il y a à peine un an qu'il a emménagé avec sa famille dans sa nouvelle maison de Saint-Hilaire. Il vient de prendre racine dans ce paysage de son enfance, paysage qu'il a tant aimé et que l'on retrouve même dans ses toiles automatistes. Comment s'en détacher si vite ? En vertu de quelle fatalité ? À vrai dire, il faudra bien d'autres drames dans la vie de Borduas pour qu'enfin l'exil se concrétise, d'ailleurs pas à Paris, mais à New York : publication de *Refus Global* le 9 août 1948, renvoi de l'École du meuble le 2 septembre de la même année, obligation subséquente de ne vivre que de sa peinture, ce qui n'est jamais aisé même dans les meilleures circonstances, départ de sa famille durant son bref séjour à Toronto du 12 au 18 octobre 1951, jugement en séparation le 22 janvier



Paul-Émile Borduas, *Tahitienne*, 1941. Huile sur toile ; 38,7 cm x 32,4 cm.  
Collection Musée des beaux arts du Canada

1952, location de sa maison de Saint-Hilaire pour trois ans au Dr Alphonse Campeau, le 1<sup>er</sup> mai 1952... On le voit, le départ pour New York ne s'est pas fait sans peine. Mais comme chaque fois, l'exil s'est avéré l'occasion des découvertes. Non seulement Borduas s'enthousiasmait de New York, qu'il connaissait à peine par quelques petits voyages antérieurs, mais il découvrait l'expressionnisme abstrait américain avec lequel sa peinture a tant d'affinités. Son instinct très sûr l'attire d'abord vers Pollock, de Kooning, Motherwell, Baziotes... puis vers Kline. De nouveaux et d'anciens amis lui rendent ce séjour agréable. Il expose chez Passedoit, puis Martha Jackson le prend en charge. Les collectionneurs québécois viennent le relancer dans son atelier... Tout va bien, et pourtant une fois de plus, il part. Cette fois pour Paris, enfin.

Au contraire de tous les autres, le dernier exil de Borduas ne fut pas très heureux. Paris se révéla peu accueillante à sa peinture qui devient de plus en plus sévère, de plus en plus exigeante. Il a de la peine à

exposer. Il connaît la solitude. Qui l'eût cru, la nostalgie du Canada le prend. Il s'en ouvre au Frère Jérôme, le 10 janvier 1959.

« M'ennuyant des amis, du pays, de son climat, de ma montagne, il faudra bien y retourner un jour ! J'en profiterai pour monter à la Côte-des-Neiges (où se trouve le Collège Notre-Dame, où le Frère Jérôme enseignait). Et là, nous verrons si tout est aussi beau que je l'imagine<sup>5</sup> ».

Il va même jusqu'à rêver de « construire un atelier sur le Richelieu à l'embouchure de la petite rivière tout près de Saint-Mathias ». Il a gardé de l'endroit un souvenir si précis qu'il le donne à voir au bon frère. « La route du Bord-de-l'Eau, venant de Saint-Hilaire, s'éloigne du Richelieu pour passer sur un pont à cet endroit. Cela forme à droite une pointe remplie d'arbres avec une vieille et grande maison sombre aux bords des deux rivières... ».

Le dernier exil parisien de Borduas est le seul qui ne vient pas à la suite d'une désaffection profonde du milieu qu'il quittait. Il n'avait pas quitté New York par dépit. Au contraire, Paris lui avait paru la suite naturelle de New York, le lieu de la consécration finale. Mais Paris le déçut. Il en attendait une confrontation avec l'avant-garde mondiale. Rien de tel ne se produisit. Il avait cru pouvoir de là rayonner sur toute l'Europe. Il y eut bien quelques expositions à Londres, à Bruxelles, à Düsseldorf, à Milan... mais comme la réponse parisienne tardait toujours à venir, rien de bien décisif ne sortit de là. Paradoxalement, Paris devint pour Borduas et par la force des choses, le lieu d'un retour sur les valeurs de son premier milieu. Certes, pour Borduas il n'était pas question d'épouser je ne sais quelle cause nationaliste québécoise. Il ne pressent pas comme son correspondant Claude Gauvreau que le Québec est à la veille de la Révolution tranquille. Quand Claude Gauvreau croit déceler dans ses propos je ne sais quel relent de « nationalisme canadien », il lui répond assez vertement : « J'ai en horreur tout nationalisme. Je reste apolitique. De se reconnaître d'un lieu précis, d'un temps précis, est autre chose<sup>6</sup> ». Mais, justement cette reconnaissance, pour la faire, il semble bien qu'il lui aura fallu ce dernier déracinement.

« Je me suis reconnu de mon village d'abord, de ma province ensuite, Canadien français après, plus Canadien que Français à mon premier voyage en Europe, Canadien (tout court, profondément semblable à mes compatriotes) à New York, Nord-Américain depuis

peu. De là, j'espère « posséder » la Terre entière<sup>7</sup> ».

La leçon dernière de l'exil aura-t-elle été pour Borduas la prise de conscience, en cercles concentriques de plus en plus grands, de ses enracinements progressifs ? Son aspiration dernière est la « possession idéale » de toute la Terre, et non le simple retour au pays. Avant même de partir pour New York, il s'était ouvert à un journaliste d'Ottawa de son désir de voyager à New York, Londres et Paris, si possible à Tokyo « to see the world<sup>8</sup> ». La mort était venue l'empêcher de compléter ce programme, mais nul doute que cette vieille aspiration était encore présente à son esprit à la toute fin de sa vie, quand ses tableaux se font de plus en plus « calligraphiques », donc « japonais » dans la perception que l'on se faisait de la calligraphie japonaise à l'époque.

La leçon dernière des nombreux exils, réels et imaginaires, de Borduas est que l'exil quand il est voulu est non seulement une prise de distance comme on dit une prise de conscience, mais aussi dans la dialectique déracinement/découverte, le risque vaut toujours la peine d'être couru. Certes, on y perd, mais on y gagne toujours plus qu'on y perd. Borduas n'a pas connu comme tant d'autres peintres de notre temps d'exils imposés, d'exils forcés. Ils ne sont pas de même nature et ils demanderaient une toute autre analyse. L'exil volontaire est libre. L'exil imposé ne l'est pas. Ou du moins, les chemins de la liberté y sont beaucoup plus tordus. Parfois, ils n'aboutissent nulle part. Borduas aura quand même vécu dans la lumière des grandes capitales de l'art de son temps. Il aura suivi l'itinéraire qu'il avait délibérément choisi. Toujours sa peinture s'est ressentie des lieux bénis qui l'ont vu se manifester. Comme lui, elle s'est « déplacée » toujours en avant, toujours vers plus de pureté, plus de dépouillement, poursuivant sans relâche l'éclat d'une étoile noire.

FRANÇOIS-MARC GAGNON

#### NOTES ET RÉFÉRENCES

1. « Projections libérantes », dans *Écrits 1*, 1949, p. 408-409.
2. *Id.*, p. 410.
3. Plus une allusion à son séjour dans la Meuse avec le père Couturier dans un autre contexte, p. 422.
4. Archives Borduas, Musée d'art contemporain de Montréal, dossier 166.
5. *Id.*, dossier 135.
6. Brouillon de lettre de Borduas à Claude Gauvreau, Paris, 19 janvier 1959, citée dans F.-M. Gagnon, *Paul-Émile Borduas (1905-1960). Biographie critique et analyse de l'œuvre*, Montréal, Fides, 1978, p. 457.
7. *Ibid.*
8. Anonyme, « Noted Radical Painter Opens Art Exhibition », *The Evening Citizen*, Ottawa, 11 octobre 1952.